

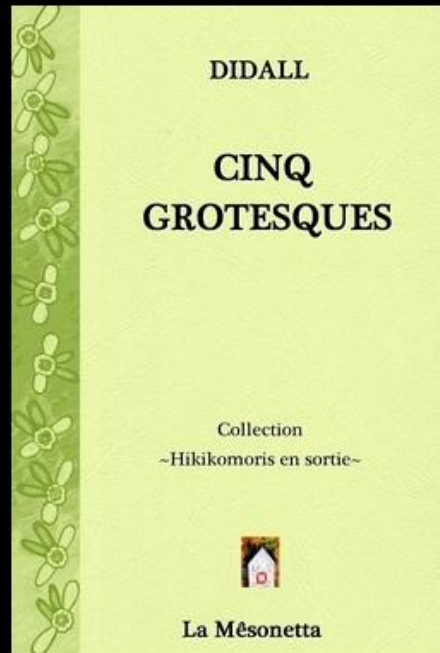
Cinq Grotesques de Didall

Press-book

— Rentrée littéraire 2021 —
Les Éditions de La Mésouetta

— Rentrée littéraire 2021—

Les Éditions de La Mésionetta
présentent



Des vies qui ne tiennent qu'à un fil
Et ce fil pourrait bien se rompre...
Déroutant

Version numérique 8,49 euros
chez tous les libraires

Pitch

Cinq Grotesques se présente comme un recueil de nouvelles modernes et satiriques d'une insolence grinçante, cinq critiques de nos sociétés contemporaines.

Ces nouvelles signées Didall, rythmées par des styles narratifs tous différents, abordent ici avec un ton nécessairement moqueur l'idée de la perversion nourrie d'hypocrisie sociale au sein des familles, des démonstrations de l'absurde et d'une bureaucratie sans scrupules, dénonçant pareillement l'horreur de ce brûlant sujet des féminicides sans limites, jusqu'à traiter enfin des ambitions commerciales rongeantes de maisons de retraites du dit premier monde.

Du rire (qui parfois soulage) aux relents pestilentiels d'une tristesse qui marche droit vers la conscience, Didall dépeint d'un œil narquois cette obscénité des temps modernes.

Tout est passé au tamis de l'ironie à la fois sensible et cauchemardesque de l'auteur.

Du patient Alzheimer aux mesquins revers des médailles capitalistes, où est la folie ? Qui suivrait finalement à la cadence du quatuor de l'auto-censure, ou danserait encore au rythme des névroses presque surréalistes de l'orthodoxie politique ?

De la figure, déjà bien connue, de l'abominable « papi facho », à celle d'une vénale obsession pour les mètres carrés et l'accès à la propriété, en passant même par l'aveu du terrible sentiment d'impuissance qui désarme et en finissant par une soumission à l'impertinence, à l'inconséquence, ici la critique est acerbe, drôle et elle vient sous une plume d'une intense finesse, d'une acuité sociale si précieuse !

En cinq volets littéraires incisifs, tous plus grotesques les uns que les autres, Didall nous rappelle que toutes et tous restons concernés par l'aberrante stupidité quasi burlesque des modes vie et des vieux réflexes de pensée toujours présents. Cinq nouvelles à l'ère de l'instantanéité dont on ne ressort pas indemne. Parfois le grotesque semble si poussé qu'il fait (sou)rire, parfois non.

Cinq Grotesques singent la réalité d'une violence saisissante des héritages délétères du XX^e et de ce début de XXI^e siècle.

Genèse de l'œuvre : Paroles de l'auteur

Mètres carrés

Cette nouvelle est née d'un agacement et d'un préjugé. Agacement parisien d'entendre les gens se vanter de la superficie de leur appartement, cinquante mètres carrés, soixante, quatre-vingt, cent, ah ! cent mètres carrés, le Graal parisien ! Un préjugé aussi car j'ai toujours pensé que la gent féminine était plus attachée à la propriété immobilière que les hommes, est-ce dû à des siècles (des millénaires) d'enfermement des « femmes à la maison » ? Je ne sais pas, mais celles-ci me semblent accorder plus de valeur à la propriété foncière que ces derniers. De ce point de départ, l'agacement, la nouvelle s'est aussi construite sur la phrase de Gide : « familles, je vous hais », c'est un amour-haine bien sûr, une affection profonde, mais aussi un regard détaché, qui ne laisse rien passer, qui s'agace de tous ces petits défauts lassants, usants, de la vie quotidienne : les insupportables manies des parents, des frères ; de là naît une irrésistible envie de fuite.

La nouvelle gare

Ce texte est né d'un cauchemar : j'arrive dans une gare, située dans un pays d'Europe de l'Est que je ne connais pas et dont je ne parle pas la langue, et je dois changer de train. Je suis chargé de bagages, je déteste trimballer des valises, et j'erre sur les quais sans trouver le train.

Avant la chute du mur, dans les années quatre-vingt, je suis allé de Paris à Berlin en train de nuit. Ce qui m'avait marqué, au petit matin, c'est bien sûr les deux dernières gares avant d'arriver dans la ville encerclée où l'on voyait sur le quai des militaires armés tenant en laisse des chiens policiers sur un fond de fils barbelés, et personne d'autre sur les quais, mais aussi les précédentes petites gares d'Allemagne de l'Est, bien entretenues mais si désuètes qu'on avait l'impression d'être soudain arrivé dans un monde figé dans l'après-guerre.

Genèse de l'œuvre : (suite)

Ce petit jeu

J'ai pendant plus d'un an fait une obsession d'abord sur la musique de Chostakovitch, en particulier sur sa quatrième symphonie, puis sur la vie tourmentée de ce compositeur. Cette symphonie, violemment moderne, dévoile ce qu'aurait pu être son œuvre s'il n'avait pas été bridé par le régime et contraint à rentrer dans le rang de la norme soviétique. Qu'il s'échappe de ces contraintes dans sa musique de chambre, certainement, mais suggérer et proclamer sont deux choses différentes et on est quand même loin des audaces, de la sauvage et furieuse liberté de cet extraordinaire chef d'œuvre.

L'histoire de cette symphonie mise au tiroir et qui a disparu de 1936 à 1962, est aussi très étonnante.

Les draps

La première phrase m'est venue d'un coup, comme ça, sans chercher quoi que ce soit. Aussitôt j'ai pensé qu'elle ferait un bon début de nouvelle, puis j'ai imaginé la suite. La scène se passe rue de Constantinople à Paris, à côté du lycée Chaptal, où j'habitais quand je l'ai écrite.

Electrochoc

Cette histoire a plusieurs sources, d'abord ce qui est arrivé à ma tante, malade d'Alzheimer, qui a disparu de sa maison de retraite dans l'Aveyron un jour de novembre et que sa petite fille a retrouvé tombée au fond d'une fosse, alors que la gendarmerie après quatre jours de recherches intenses (hélicoptères, chiens, appels dans la presse, battues dans les bois, sondage des étangs...) avait baissé les bras. Mais c'est aussi un portrait de ma chef qui œuvrait certes dans un tout autre contexte, mais avec le même esprit carriériste. Ensuite, j'ai connu des gens âgés qui avaient subi des électrochocs pour guérir leur dépression ou leur instabilité et qui en étaient très diminués au point de ne plus pouvoir parler. Enfin je reçois parfois des mails pour investir dans des groupes privés de maison de retraite, soi-disant des investissements à forte rentabilité, ce qui me choque moralement.

Dessin des frères Holbein en marge de L'Éloge de la folie, gravé ensuite dans l'édition de Bâle en 1515. Ce dessin est extrait d'une édition en français (traduction Gueudeville) de 1715 (graveur inconnu) et mis en photographie par Didall.

Illustration du livre



Didall

À propos de l'auteur

Didall, originaire du Lot, est passionné de littérature classique avec un intérêt particulier pour le roman gothique.

Plus à l'aise dans la forme courte, il pense que le numérique ouvre de nouvelles perspectives à la littérature ; si le rapport à la lecture a changé, les auteurs doivent trouver de nouvelles formes pour répondre à la curiosité du public qui est toujours aussi vive.

Ses livres préférés sont *Jacques le Fataliste*, *À la recherche du Temps perdu*, *Madame Bovary*, *Anna Karénine*, *Lolita*, *Manon Lescaut*, *L'œuvre au Noir*, *Les Confessions*, *Les Géorgiques*, *La Steppe*, *Pierre et Jean*, *Villa Triste*, *Les Illusions Perdues* et ...

Pourquoi j'ai mangé mon Père.

<https://www.la-mesonetta.net>



L'auteur tombé de son cheval

Les Éditions de La Mêsonetta vous remercient...

© 2022 – Tous droits réservés pour tous pays aux Éditions de La Mêsonetta

- ❑ Les Éditions de La Mêsonetta
- ❑ 1 Place Marie Curie
- ❑ 74000 ANNECY
- ❑ 878 193 358 R.C.S Annecy

- ❑ mail : contact@la-mesonetta.net